

Deux mondes, deux musiques

Luc Charest

Volume 28, Number 113, December 1983, January–February 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/54312ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Charest, L. (1983). Deux mondes, deux musiques. *Vie des arts*, 28(113), 59–60.

EN ATTENDANT LE DEUXIÈME SALON DES GALERIES D'ART

Gilles DAIGNEAULT

On est toujours plus enclin à pardonner des choses à une manifestation qui en est à son premier essai. Aussi convient-il d'être compréhensif envers le Premier Salon National des Galeries d'Art qui a eu lieu cet automne¹ au Palais des Congrès de Montréal (dont il constituait d'ailleurs la première activité importante). Et d'autant plus que, de l'avis de plusieurs, le Salon fut une réussite.

En effet, au moment où j'imagine — j'espère! — que l'on s'affaire à mettre sur pied la seconde édition de l'événement, il faut reconnaître que leur coup d'envoi fut une des surprises agréables de la rentrée, eu égard à la date trop hâtive de sa tenue et, surtout, à la quasi complète inexpérience de ses organisateurs. Toutefois, je crois qu'il importe de souligner le rôle joué par Christiane Charette à titre de porte-parole auprès des médias d'information et, surtout, par Marie-Danielle Croteau à titre de coordonnatrice et de directrice des communications; le dynamisme, l'intelligence et la compétence spécifique de ces deux jeunes femmes ont su garder à flot un bateau particulièrement difficile à gouverner.

Cela dit, le véritable test du Salon aura lieu l'an prochain². Alors, il est probable que la présence de (bonnes!) galeries venues des autres régions du Canada, des États-Unis et d'Europe obligera à

opérer une vraie sélection (cette année, à défaut d'opposition, à peu près tout venant pouvait obtenir une place).

Ainsi, on ne verra plus *ad nauseam* l'étalage des œuvres de plusieurs de nos paysagistes (ou de nos fabricants de natures mortes) qui sont des sous-produits de leurs aînés qui sont eux-mêmes les sous-produits d'aînés dont ils ont rarement compris l'œuvre. Il en est un peu de même pour l'omniprésence des estampes de Dali, de Miró, de Chagall ou de Riopelle (à croire qu'un gros transatlantique trop chargé de ces travaux aurait un jour échoué à Montréal). Bien sûr, je sais qu'il en va un peu de même dans les foires internationales et que tout n'est pas à condamner dans ces gravures; il suffirait de leur assigner une place quelque part dans la salle.

En même temps, je suppose qu'il n'était pas mauvais que ce premier Salon ne fut pas trop déconcertant pour un public qui a spontanément peur des galeries d'art, et je crois même qu'une bonne part du succès commercial et populaire de la manifestation était due à cette orientation. N'oublions pas que toute l'entreprise est le fait d'une compagnie privée à but lucratif. Il n'est cependant pas impossible que les attentes des visiteurs soient autres en 1984, les amateurs d'art moins avertis ayant eu plus d'un an pour s'informer.

La rumeur veut que les grandes galeries montréalaises — et notamment les galeries d'art contemporain — qui ont boudé le Salon, cette année, fassent amende honorable et soient présentes au Palais des Congrès, en octobre prochain. Or, on sait que ces maisons entretiennent de fructueux contrats avec des maisons analogues à l'étranger, et on peut penser que leur seule présence serait un atout précieux dans une politique d'internationalisation du Salon. Est-il besoin d'ajouter que les organisateurs auraient grand intérêt à consulter les dirigeants des revues d'art montréalaises, dont les rapports avec le milieu de l'art international sont nombreux, solides, importants et variés.

Dans ces conditions, le Salon National des Galeries d'Art (qui devra trouver un nom qui correspond davantage à son contenu) ne sera plus un simple reflet de l'activité du milieu de l'art montréalais — ce dont, à la rigueur, on pourrait se passer — mais un véritable événement qui rend compte de tout ce qui se fait de créateur un peu partout dans le monde et qui exerce une fonction critique par rapport à l'activité artistique montréalaise. Et, bien sûr, le programme d'animation serait à l'avenant.

Ainsi, les visiteurs seraient vraiment informés, ne seraient plus une proie facile pour des marchands peu scrupuleux (et souvent eux-mêmes peu informés) et ne seraient plus déçus en découvrant — vingt-cinq ans après tout le monde — les œuvres des ténors de l'art contemporain.

1. Du 1er au 4 septembre 1983.

2. Il se tiendra encore au Palais des Congrès, du 17 au 20 octobre 1984.

1. Vue d'ensemble du Salon des Galeries d'Art, Palais des Congrès, Montréal.



DEUX MONDES, DEUX MUSIQUES

Luc CHAREST

Parmi les événements culturels d'importance qui ont eu lieu à Montréal pendant l'été 1983, il convient de mentionner le Festival International de Jazz qui a attiré, entre le 1^{er} et le 10 juillet, plus de cent mille spectateurs à ses deux cents représentations.

Pendant ces dix jours, quatre cents musiciens se sont produits devant des publics chaleureux, qu'il s'agisse de spectacles intérieurs ou extérieurs à proximité de la rue Saint-Denis, en plein quartier latin. A ce festival, trois programmes assureraient la parution d'artistes connus et moins connus.

Musiciens II, 1982.

Le monde de la musique vu par Sean RUDMAN.

Le premier comprenait une série de concerts de haute qualité au Théâtre Saint-Denis avec de grands noms du jazz international dont Sarah Vaughan, Pat Metheny, Oscar Peterson, Miles Davis, Stan Getz, Herbie Hancock, Ella Fitzgerald.

Le second, présenté au même théâtre, plus tard dans la nuit, était destiné aux puristes et aux connaisseurs du jazz. On a pu apprécier les Jimmy Smith, Modern Jazz (swing irrésistible), Chico Freeman (style inventif), Sphere (quatuor au style Thelonius Monk), etc.

Le troisième offrait du jazz éclectique au Spectrum de la rue Sainte-Catherine ouest. On a savouré les prestations d'artistes renommés comme Uzeb (ensemble vocal en fusion dont le parrain est Oscar Peterson), Carla Bley (pianiste originale accompagnée d'un ensemble de dix musiciens), UB 40 (groupe reggae britannique), String Connection (quintette polonais autour du violoniste Krzesimir Debski), Didier Lockwood et Christian Escoudé (jazz à la *French Connection*, dans la lignée des Stéphane Grappelli et Jean-Luc Ponty).

Parmi les musiciens de jazz québécois, le public a pu jouir du talent prometteur des Groupes Melosphere, Orange, Derome et Simard, Beaugrand, Mirage, Quartz, Michel Donato et Karen Young, Michael Gauthier, Bigra et Bob Harrison, Ming Lee, Big Band, Saint-Rock Big Band, Opus 17, Mysterioso, Léo Perron et Art Roberts, Geoff Lapp, Richard Parris, Tia Legal, Roger Wall, Gerry Labelle, et d'autres. Ces formations, allant du quartette au sextuor, oscillaient d'un mode à un autre, dont le jazz-fusion, le funky, le jazz-rock, etc.

En province, en Estrie cette fois, plus précisément sur le site enchanteur du Centre d'Arts du Mont-Orford, le 17 juillet, un concert en plein air présentait l'Orchestre du Centre d'Arts d'Orford sous la direction du chef Charles Dumas.

Le programme contenait des œuvres de Gluck (Ouverture de l'opéra *Alceste*), Mozart (Concerto en ut majeur, K. 299), Grieg (Suite Peer Gynt).

Le Concerto en ut majeur de Mozart mettait en scène la harpiste Kaoru Nakayama, remarquée pour ses chromatismes gracieux au premier mouvement, et la flûtiste Marie-Andrée Benny, dont on admira le beau phrasé au deuxième mouvement.

La Suite Peer Gynt de Grieg, une œuvre racée dont l'immobilité, la danse fluide, l'envolée, l'arabesque virevoltante, nous entraînent successivement vers des espaces vibrants qui rendent aptes à la méditation par l'efflorescence des sens, fut applaudie pour le mordant de sa finale.



GILLES LABRANCHE, UN PEINTRE PASSIONNÉ ET CONSCIENT

Guy BOULIZON

Le peintre Gilles Labranche apparaît beaucoup comme un être timide, secret, sur la défensive. Pourtant, dès qu'il se sent en confiance, il devient le plus chaleureux des hommes.

Dans son minuscule logement d'une rue introuvable de Saint-Henri (sans doute dans le genre de celle, toute proche, que Gabrielle Roy a donnée aux Lacasse, dans *Bonheur d'occasion*), cet homme réservé m'étonne, dès les premiers mots, par son vocabulaire, sensuel, passionné. — Oui, dit-il, toute ma vie, je la donne à mes deux femmes...

Je regarde, déconcerté, l'exiguïté des pièces...

— Oui, je dis bien: mes deux femmes; celle avec qui je vis et l'autre, ma peinture, ma vraie maîtresse, la plus belle fille que j'ai rencontrée dans ma vie... (mais a-t-il bien mis la peinture en second lieu?)

Un peintre en recherche

Avant de rencontrer Labranche, je m'étais familiarisé avec l'ensemble de son œuvre peint. Au nom de quelque vieil héritage cartésien, j'aurais bien voulu découvrir en lui une démarche claire, aux

enchaînements visibles, des périodes tranchées, des moments évidents de rupture. Rien à faire. Le Labranche, à qui je parle, est rebelle à toute analyse suivie et linéaire. Les toiles, entassées le long des murs ou accrochées pêle-mêle aux cimaises de bois et de carton, sont d'une incroyable diversité.

En quelques minutes d'entretien, je comprends pourquoi: Gilles Labranche est, avant tout, un peintre en recherche. Il peint sous la pulsion irrésistible de la minute présente, du jour qui s'achève, de la semaine qui s'écoule. Il s'engage sur les pistes les plus diverses: peut-être des culs-de-sac, peut-être des voies royales. Mais, même là, il sait s'arrêter à temps, éviter les redites, les répétitions interminables de certains peintres, pourtant (ou à cause de cela?) aimés du public.

Labranche refuse de s'installer de quelque manière que ce soit. Même s'il trouve un filon qui plaît à la clientèle, bientôt il s'arrête. Sinon la répétition le guette. Ainsi vient-il de trouver un «beau sujet»...

Donc, il est difficile d'observer chez lui des séries, de les dater, de les cataloguer. Ses expériences picturales éclatent à l'improviste, se chevauchent, se reprennent, disparaissent. Pour combien de temps? Dieu seul le sait. Deux, huit, douze toiles? Mais combien en conservera-t-il? Car il est très lucide et terriblement critique pour lui-même. Je vois bien que le poêle à bois est là, béant, au milieu de l'atelier, prêt à engloutir tout ce qui ne le satisfera pas.

Malgré tout, par souci de didactisme, j'ose parler à Labranche de deux grandes périodes qui me semblent évidentes. Il consent à m'approuver. Il réfléchit.

— Oui, on peut parler d'un thème qui m'a vraiment fasciné... disons le mot: obsédé, durant près de cinq ans: l'Hiver sur la ville.

L'Hiver sur la ville

C'est à l'heure actuelle, la seule et vraiment longue période (1973 à 1978) qui soit indiscutable; celle qui d'ailleurs a fait connaître et aimer Gilles Labranche.

Pourtant, c'est l'un des thèmes les plus redoutables du paysage québécois, s'il faut en croire le critique torontois qui a écrit en 1912 et répété plus tard: «... que le public canadien a toujours considéré l'hiver comme un motif honteux, qu'il fallait à tout prix cacher aux yeux du reste du monde.»

Disons que de nos jours, les peintres se sont bien rattrapés et pas toujours pour le mieux. Mais heureusement, il y a des exceptions: Labranche en fait partie.

— J'ai horreur de l'été, dit-il, surtout de ses verts. Seuls, les noirs, les blancs, les dérivés me fascinent. Si je regarde un paysage naturel en été, spontanément mes yeux le transposent en scène hivernale.